

**Bruno Tertrais**, *La guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. "Que Sais-Je?", 2010, 127 pp.

*Par Alexandre Delaigue*

Bruno Tertrais réalise une véritable gageure: une synthèse sur la guerre en quelques 120 pages. Ce volume limité impose un arbitrage, toujours difficile à réaliser, entre la volonté d'exhaustivité – et les risques de survol ou de schématisation – et la volonté d'approfondissement – conduisant à privilégier certains aspects au détriment d'autres, au risque d'être incomplet. La solution choisie par l'auteur consiste à produire un outil de travail pour le chercheur en sciences sociales, ou l'amateur désireux de découvrir les bases de l'étude de la guerre et les connaissances principales dont on dispose sur la question.

Cette approche synthétique pourra aussi surprendre par son caractère dépassionné, par la volonté de l'auteur de traiter la guerre comme un fait social, qu'il analyse de la façon la plus neutre possible. Cette recherche d'objectivité, habituelle en sciences sociales, l'est beaucoup moins lorsqu'il s'agit d'aborder un sujet sensible comme la guerre. Les ouvrages qui évitent l'écueil de la trouble fascination pour la violence, ou celui de la condamnation de principe de la guerre comme mal absolu, ne sont pas si fréquents.

Tertrais ouvre son livre sur un paradoxe: alors que notre époque est caractérisée par la réduction du nombre de guerres, une période de paix inédite depuis des siècles pour certains pays occidentaux, un nombre de victimes des guerres, en proportion, l'un des plus faibles depuis que l'espèce humaine existe,<sup>1</sup> on parle sans cesse du "nouvel âge de la guerre" et de son retour en force. Comprendre ce paradoxe exige une mise en perspective historique de la période actuelle, une analyse des causes de la guerre, de la façon dont on prévient son apparition et dont son déroulement est (avec plus ou moins de succès) contrôlé, enfin un questionnement, nourri de ces réflexions et expériences, sur l'avenir de la guerre.

Cette approche peut surprendre, car elle semble placer au second plan ce qui constitue l'ordinaire des présentations de la guerre, centrées sur la description des conflits en eux-mêmes, les stratégies et les tactiques, les formes de combat, etc. Ces aspects sont traités: le troisième chapitre du livre, chapitre central et le plus développé de l'ensemble, décrit les formes de guerre contemporaines (depuis 1945), les grandes tendances actuelles, les stratégies et tactiques modernes, les principaux outils théoriques, etc. L'amateur éclairé sera pourtant surpris de constater que les grands classiques de la philosophie de la guerre et de la théorie stratégique sont expédiés en quelques lignes – de Sun Zi à De Gaulle en passant par Clausewitz en une page.

De la même façon, Tertrais a choisi de privilégier, à l'instar d'une bonne partie des *War studies*, une méthodologie objectiviste placée sous le signe du nombre. Les théories ne

---

<sup>1</sup> Pour des comparaisons chiffrées par époques, voir Keeley, Lawrence. H., *War before civilization*, New York, Oxford University Press, 2006.

semblent ainsi valoir que lorsqu'elles reposent sur des analyses quantitatives et statistiques. Dès lors, la définition de la guerre choisie par l'auteur – un conflit armé à grande échelle opposant au moins deux groupes humains – est strictement instrumentale; la “grande échelle” a essentiellement un sens quantitatif, et est précisée à l'aide de seuils (entre 25 et 1000 morts par an sous l'effet des armes, ‘conflit mineur’; au-delà de 1000, ‘guerre’, ou ‘conflit majeur’). Si cette définition se prête bien à l'application de techniques quantitatives (exploitation de données, corrélations), elle écarte des aspects qualitatifs fondamentaux: de quels “groupes humains” parle-t-on?

Ce recours aux techniques quantitatives présente un immense avantage: il soumet les théories à la validation empirique. C'est que l'étude de la guerre ne manque pas d'analyses à l'emporte-pièce, fondées sur des préjugés ou des métaphores implicites. Trop souvent, dans le débat public, l'explication des guerres se cantonne au “conflit ethnique” qui survient parce que telle peuplade (dont l'identité<sup>2</sup> se limite à un critère ethnique ou religieux) est par essence hostile à telle autre; ou à la “guerre pour une ressource” dont la motivation se limite à la volonté de s'emparer d'une ressource naturelle (pétrole, eau).

C'est là l'un des grands mérites de l'ouvrage de Tertrais: soumettre l'explication des guerres à la mesure, à la validation empirique, permet de sortir des lieux communs. On ne peut qu'apprécier la précision avec laquelle il démonte les idées reçues sur les guerres récentes (notamment l'explication des guerres au Moyen-Orient par la volonté de “s'emparer du pétrole”) en quelques paragraphes incisifs. Les explications macroscopiques des guerres (guerre et démographie, guerre et démocratie, guerre et essor du commerce international) sont elles aussi soumises à l'examen rigoureux que permet l'utilisation des outils quantitatifs des sciences sociales.

Ce recours aux techniques statistiques, pourtant, n'est pas sans limites. Tertrais abuse parfois du verbe “démontrer” – terme qu'on ne devrait utiliser en sciences sociales qu'avec une main tremblante. La démonstration a un sens précis en mathématique et, trop souvent, les chercheurs en sciences sociales (un défaut fréquent chez les économistes) partent du principe que l'utilisation des mathématiques, des tests statistiques, offrent aux résultats qu'ils ont obtenus plus de valeur qu'ils n'en ont vraiment. Que signifie, par exemple, le fait d'observer une corrélation entre PIB par habitant et violence politique? Dans la majeure partie des pays étudiés, la faiblesse de l'appareil statistique national (qui tend à s'accroître en cas de troubles politiques) oblige les économistes à des évaluations particulièrement frustrées. On ne sait pas trop, lorsqu'on établit une telle corrélation, si elle montre que la pauvreté accroît le risque de violence politique, ou si les violences politiques ont conduit les économistes à considérer, assez raisonnablement, que le PIB par habitant a diminué.<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Sur le concept d'identité, voir Sen, Amartya, *Identité et violence*, Odile Jacob, 2010 [*Identity and Violence: The Illusion of Destiny*, New York, Norton, 2006].

<sup>3</sup> Les limites du raisonnement statistique ont fait l'objet de nombreux travaux. Pour une approche économique, voir Leamer, Ed, « Let's take the con out of econometrics », *American Economic Review*, vol. 73 n°1, March 1983, pp.31-43.

Tertrais a toutefois le mérite de ne pas sombrer dans l'utilisation abusive des corrélations; d'indiquer à la fois les principaux résultats obtenus, et de rappeler inlassablement qu'il ne faut pas verser dans un déterminisme excessif. Il recourt utilement à la métaphore de la guerre comme "accident de la circulation". Si certains facteurs quantifiables accroissent le risque d'accident, des facteurs humains (comportement et attitude du conducteur) et le hasard sont tout aussi déterminants. Il rappelle ainsi l'importance de l'erreur d'évaluation dans le déclenchement des conflits. Et utilise en général à bon escient les travaux utilisant les méthodes statistiques, pour relativiser une idée ou un concept (notamment les concepts très à la mode de conflits des civilisations, de conflits pour les ressources, et de guerres climatiques).

Il s'agit, en somme, d'un livre qui atteint son objectif: présenter l'état des connaissances sur la guerre, ses origines, son déroulement, ses conséquences, la façon de la prévenir, et des perspectives d'avenir, de façon synthétique. Chaque paragraphe informe, et nuance ce que l'on sait ou croit savoir. Les références, les données fournies, font de cet ouvrage un outil de travail précieux pour qui souhaite étudier la guerre et aller au-delà des idées reçues et du schématisme. Il est difficile d'égalier un tel rapport entre richesse du contenu et volume de l'ouvrage.

**Alexandre Delaigue**  
Professeur agrégé d'économie  
Écoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan